

Ce qui se passe avant

Marcial attend le public au milieu du décor, dans l'appartement.

Il est assis à son bureau, devant son ordinateur, et il fait probablement des recherches sur Internet. Il fume.

Une caméra vidéo, posée sur le bureau, filme l'écran de l'ordinateur.

À côté du bureau, un tableau, qui servira de surface de travail. Il ressemble aux tableaux dont se servent les policiers lorsqu'ils reconstituent une affaire compliquée ; ou certains auteurs de théâtre, lorsqu'ils élaborent une dramaturgie encore plus compliquée.

De temps en temps, lorsqu'une date ou un fait important ressort de l'histoire, Marcial écrit et prend des notes au tableau.

Pendant ce temps, des techniciens montent le décor. Ils montent les murs de l'appartement. Ils introduisent des caisses sur la scène, les déplacent, les disposent en certains points de l'espace. Peu à peu, ils ouvrent les caisses et placent les objets qu'elles contiennent sur les repères au sol. Tout évoque un

déménagement, ou l'installation d'une exposition à l'intérieur d'un espace muséal.

Quand tout est en place, Marcial éteint sa cigarette et le spectacle commence.

Prologue

Tout commence avec une lettre

Bonsoir à toutes et à tous, et bienvenus. Tout d'abord, je voudrais vous remercier d'être ici. Vous remercier aussi au nom de ceux qui, malheureusement, ne peuvent être avec nous aujourd'hui. Je vais prendre quelques minutes pour vous expliquer brièvement pourquoi nous sommes ici et ce qui va se passer.

Ce n'est pas facile de trouver les mots. Ce n'est pas facile pour moi, parce qu'en général j'ai l'habitude de dire un texte déjà écrit, alors que celui que je vous dis là, je le dis spontanément, de manière totalement informelle.

Et ça me donne une responsabilité encore plus grande, en tant qu'interprète.

Nous avons pensé que c'était la meilleure façon de commencer, pour deux raisons : la première, c'est qu'en employant mes propres mots, on s'est dit qu'on aurait un effet plus naturel, plus vraisemblable et qu'on pourrait ainsi créer une certaine intimité entre nous ; la deuxième, c'est que l'histoire que je vais vous raconter, en fait, c'est la mienne – ou plus exactement, pardon : c'est *aussi* la mienne.

Je m'appelle Marcial Di Fonzo Bo, j'ai cinquante-cinq ans ; je suis acteur, metteur en scène et directeur du Quai, Centre dramatique national d'Angers. Je suis né à Buenos Aires le 19 décembre 1968.

19 décembre. C'est une date très facile à retenir pour un Argentin, parce que c'est le jour où on a fêté la victoire de la Coupe du monde de foot du Qatar. Je sais, je sais, c'est un souvenir douloureux pour vous, mais vu que personnellement je ne m'intéresse pas du tout au foot, c'est une parenthèse qu'on peut refermer tout de suite.

Je suis argentin mais français d'adoption : je suis arrivé à Paris à la fin des années quatre-vingt, quand j'avais une vingtaine d'années.

Mon nom par contre est d'origine italienne, comme vous pouvez imaginer. Mon grand-père paternel, Antonio Di Fonzo, venait d'un petit village près de Pescara, sur la côte adriatique : Cappelle sul Tavo – c'est-à-dire « chapelles sur le fleuve Tavo ». Et la famille de ma mère, les Bo, bien que d'origine italienne, s'était établie depuis plusieurs générations à Capilla del Monte, « chapelle sur le mont », dans la province de Córdoba, en Argentine. L'Italie est un pays de migrants et on trouve des noms italiens un peu partout dans le monde. Comme les chapelles, d'ailleurs.

Vous remarquerez que le mot italien *cappella* et le mot argentin *capilla* viennent du français *chape*, à cause de la fameuse cape de saint Martin de Tours. Les soldats comme Martin avaient une veste courte, qu'on appelait donc « chapelle », qui était en fait un manteau militaire. Militaire... Saint Martin est l'un des patrons de la France, mais aussi le patron de la ville de Buenos Aires.

Pourquoi je vous raconte tout ça ? Parce qu'il y a quelque temps – enfin il y a déjà deux ou trois ans de ça –, j'ai reçu cette lettre. (*Il montre la lettre.*) Destinataire : « Marzial Di Fonzo, 43, rue Froide, 14000 Caen.. » Expéditeur : « MINISTERIO DE JUSTICIA Y DERECHOS HUMANOS, Avenida Sarmiento 329, Ciudad Autónoma de Buenos Aires, Argentina. »

Je me suis dit : *Marzial* Di Fonzo ? Avec un *z* ? Oui, on peut imaginer que dans la précipitation une lettre ait été mal écrite. Bref...

J'ouvre l'enveloppe.

(*Il ouvre l'enveloppe.*) Je lis. « Cher Monsieur *Marzial* Di Fonzo – je sais, il n'y a pratiquement pas de différence à l'oral..., la différence est subtile, mais un bon interprète doit savoir faire la subtile distinction entre deux lettres, bref – suite à la délibération du 11 novembre 2021 émise par la Commission nationale des droits de l'homme de Buenos Aires, ayant pris en considération – et cetera – au vu des accords bilatéraux entre la République argentine et la République française – et toute une série d'autres articles que je passe. J'en étais où ? Ah oui, ici – le Tribunal fédéral a établi que le cas de réaffectation de l'appartement situé à Avenida Luis María Campos 726, 3°, Ciudad Autónoma de Buenos Aires, a été examiné et était clos.

Le jugement et son exécution auront lieu dans les six prochains mois, à une date qui sera fixée et vous sera annoncée par courrier recommandé. »

Naturellement, la première chose que j'ai pensée, c'est qu'il s'agissait d'une erreur : ils ont mal retranscrit le nom et ils m'ont pris pour quelqu'un d' autre. Et pourtant... l'adresse postale est correcte. Au bas du

courrier, il y a un numéro de téléphone. J'appelle. Une fois, deux fois, plusieurs fois. Personne ne répond. Mais l'Argentine, ce n'est pas la France, et parler avec un bureau du service public, ce n'est pas si simple. Donc j'envoie un message WhatsApp à un ami, qui a une copine, qui demande à son beau-frère d'appeler la sœur d'un oncle, qui réussit enfin à nous mettre en contact avec le ministère de la Justice.

– *Bueno, señor Martial Di Fonzo*, ils me disent, la lettre vous est bien destinée, il n'y a pas d'erreur.

Martial ? Mais ce n'était pas Marzial ?

– *Bueno*, Martial, Marzial... c'est pareil. Si vous préférez, je vous appelle Marzial, mais on dirait un nom inventé.

Effectivement, moi je m'appelle Marcial.

– Et alors, pourquoi voulez-vous que je vous appelle Marzial ?

Ok, peu importe.

– Ce qui importe, me dit le gars du ministère, c'est qu'ils sont en train de vous chercher à cause de cet appartement. Il n'y a pas d'autres héritiers, apparemment.

Héritiers de qui ?

– De Jorge Luis Di Fonzo.

Je ne connais pas de Jorge Luis Di Fonzo.

– En tout cas, il y a deux ans, la famille Misiti a demandé l'ouverture d'une procédure judiciaire.

Misiti... Encore un nom de famille italien, je me dis. Mais ce n'est pas ce que je lui dis. Je lui dis : Quelle procédure judiciaire ?

– Celle qui concerne l'appartement où a eu lieu l'enlèvement de Luca Misiti, devenu propriété de Jorge Luis Di Fonzo, pendant le Processus de réorganisation nationale.

Musique : morceau n° 1. La musique provient d'un piano qui n'est pas encore sur scène. Marcial écrit au tableau les mots « Commission nationale des droits de l'homme », « Procédure judiciaire », « Expropriation », « Processus de réorganisation nationale ».

Un nouveau projet

Commission nationale des droits de l'homme. Procédure judiciaire. Expropriation. Processus de réorganisation nationale. Tous ces mots qui faisaient partie d'une parenthèse que je croyais fermée reviennent subitement dans ma vie. Et ne sortent plus de ma tête, comme une musique que l'on écoute pour la première fois et qui nous semble déjà familière.

Effectivement, ces dernières années, sous les gouvernements Kirchner et juste après, avec Alberto Fernández, l'Argentine a rouvert de nombreux dossiers de *desaparecidos*. On appelle *desaparecidos* les personnes séquestrées pendant les Processus de réorganisation nationale, à savoir la dictature militaire, entre 1976 et 1983. Des dissidents et des opposants politiques. Des journalistes réfractaires. Des artistes engagés. Des juifs. Des homosexuels. Mais je ne pensais pas que tout ça me concernait aussi.

Le soir, je téléphone à ma sœur aînée, Mariana. J'ai deux sœurs qui vivent encore à Buenos Aires : Mariana et Martina. *Mar-iana, Mar-tina, Mar-cial...*